



**HAL**  
open science

## Le mot 'vérité' dans les évangiles

François Jacquesson

► **To cite this version:**

| François Jacquesson. Le mot 'vérité' dans les évangiles. 2020. halshs-02925354

**HAL Id: halshs-02925354**

**<https://shs.hal.science/halshs-02925354>**

Preprint submitted on 29 Aug 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Le mot 'vérité' dans les évangiles

François Jacquesson

Cette petite étude est philologique, et n'a aucun caractère religieux. Pour qu'on comprenne mieux la suite, je décris d'abord quel genre de textes sont les évangiles, les problèmes qu'il posent, notamment pour la transmission des copies (sections 1-2). Est abordé le fait qu'ils sont en grec (sect. 3). Mais aussi le problème que pose le fait qu'ils sont quatre, et les difficultés de les comparer l'un à l'autre (sect. 4-5). Cette partie présentative (p. 1-8) peut être lue à part. Je m'occupe ensuite de la façon dont la 'vérité' est exprimée dans les divers évangiles, par quatre mots proches (sect. 6-7, p. 8-9). Nous examinons en détail, dans cette optique, les trois évangiles qui se ressemblent le plus, 'Matthieu', 'Marc' et 'Luc' (sect. 8, p. 9-12), puis 'Jean' (sect. 9, p. 13-16). Une conclusion (sect. 10) résume certains points principaux.

J'ai ajouté un appendice sur Jean 6, 55 (p. 16-19) pour ceux qui aiment les détails dans les manuscrits.

### 1. Les évangiles et leur comparaison

La tradition a transmis de nombreux évangiles. Quatre d'entre eux, parmi les plus anciens, ont été désignés comme 'canoniques' (c'est-à-dire réglementaires) par l'Église chrétienne. Les historiens pensent que cette sélection des quatre 'officiels' s'est faite au cours de la 2e moitié du IIe siècle, notamment pour répondre à une sorte de mode : la production de nombreux évangiles ; ceux qui n'ont pas été retenus par l'Église sont dit 'apocryphes'. La décision officielle, au sens d'une décision arrêtée par un concile d'autorités chrétiennes, n'intervient guère avant le concile de Laodicée en 363. Certains évangiles apocryphes ont eu une grande importance, et leur influence se voit dans de très nombreuses œuvres d'art, par exemple dans l'âne et le bœuf qu'on représente dans les Nativités et les crèches<sup>1</sup>.

Les chrétiens considèrent en général les quatre évangiles canoniques comme les témoignages de quatre personnages auxquels chacun des évangiles a été attribué : Matthieu, Marc, Luc et Jean. Un Matthieu et plusieurs Jean sont nommés dans les évangiles comme des disciples de Jésus<sup>2</sup>, tandis que Marc et Luc ne sont nommés que dans les *Actes des apôtres*<sup>3</sup>. L'attribution de chaque évangile à un « auteur » date de l'époque du choix des quatre canoniques : vers la fin du IIe siècle. La 1re mention est dans un livre d'Irénée de Lyon où, en outre, chaque auteur est associé à un animal symbolique.

Les évangiles racontent la vie et les enseignements de Jésus. Toutefois, les épisodes choisis sont souvent différents, ou souvent racontés autrement. L'idée de justifier ces disparités par les témoignages de quatre narrateurs différents est astucieuse, mais ne résout pas toutes les difficultés. C'est aussi pourquoi on a très tôt essayé de composer des « évangiles de synthèse » pour recoudre les

<sup>1</sup> Les évangiles canoniques ignorent les deux animaux. De nombreux évangiles apocryphes décrivent l'enfance de Jésus et en particulier la Nativité. Le premier à parler de l'âne et du bœuf serait l'*Évangile du pseudo-Matthieu*. Voir F. Bovon et P. Geoltrain (dir.), 1997, *Écrits apocryphes chrétiens*, Gallimard, coll. Pléiade, vol. 1.

<sup>2</sup> Le nom de Matthieu (en grec *Maththaios*) pose un problème. Les trois évangiles synoptiques décrivent l'appel par Jésus d'un fonctionnaire 'publicain' de la douane, mais l'év. de Matthieu (9, 9) le nomme 'Matthieu', celui de Marc (2, 14) 'Jacques fils d'Alphée', celui de Luc (5, 27) 'Lévi'. Les synoptiques contiennent chacun une liste des douze disciples. Celui de Matthieu (10, 2-4) nomme parmi eux Matthieu le publicain, un Jacques fils d'Alphée, et deux fils de Zébédée qui sont nommés Jacques et Jean ; celui de Marc (3, 16-19) nomme parmi les disciples les mêmes quatre, mais ne précise pas que Matthieu est un publicain ; celui de Luc (6, 14-16) nomme Jacques et Jean sans préciser leur filiation, Matthieu sans précision et Jacques fils d'Alphée, puis ajoute un Jude fils de Jacques qui ne figure pas dans les deux listes précédentes, où l'on trouve un Thadée.

<sup>3</sup> Matthieu et Jean sont des noms historiquement hébraïques, pas les deux autres.

morceaux et produire un « récit complet », ce qui posait aussi le problème d'affronter les contradictions entre les quatre récits, quand il s'en trouvait. Le plus souvent, ces « harmonies » ne faisaient qu'utiliser les quatre canoniques, mais parfois incluait des éléments extérieurs.

En comparant les quatre récits, on s'est aperçu immédiatement que trois d'entre eux se ressemblaient (Matthieu, Marc et Luc) tandis que celui de Jean est très différent. Les trois premiers sont dits « synoptiques » parce qu'on peut faire trois colonnes et y déployer chaque texte. Ils ont assez de points communs pour que l'opération soit utile : elle fait apparaître les points communs et les différences. Avec l'évangile de Jean, cette comparaison fait surtout apparaître qu'il est rarement comme les autres.

Les comparaisons systématiques, surtout entre les synoptiques, révèlent deux types de différences. Quand on compare un épisode qui est analogue dans plusieurs des trois, on fait apparaître des différences qui peuvent être plus ou moins importantes mais qui, à cause du principe employé, ne vont pas jusqu'à remettre en cause qu'il s'agit du « même épisode ». Il existe aussi des épisodes qui n'existent que dans un (ou deux) des trois. Mais il existe un second type de différence, c'est l'ordre dans lequel sont placés les épisodes analogues. Tantôt cet ordre (« biographique » quand il s'agit d'éléments de la vie du protagoniste, ou « rhétorique » s'il s'agit d'éléments de ses discours) est analogue d'un évangile à un autre, tantôt pas du tout, et souvent le problème est compliqué !

Pour comparer les différents évangiles, soit seulement les trois synoptiques, soit plus difficilement les quatre, il existe des éditions savantes qu'on appelle des « Synopses ».

## 2. Les évangiles et leur texte

Avant d'en venir aux mots, il faut dire un mot des textes. Le rôle important du christianisme dans l'empire romain à partir du IV<sup>e</sup> siècle, et aussi le fait que la dogmatique chrétienne ait été très attachée aux écrits, ont produit et conservé de nombreux manuscrits. Les manuscrits sont des objets non seulement fragiles, mais des objets qui sont des copies d'autres manuscrits. Bien sûr, un manuscrit très ancien, disons du IV<sup>e</sup> siècle, est très intéressant, mais il est déjà lui-même le résultat de copies ; un manuscrit plus tardif, disons du IX<sup>e</sup> siècle, peut avoir en réalité transmis un texte « aussi ancien ». La date d'un manuscrit, quand on la connaît, est bien sûr importante, mais elle ne dit pas tout.

De l'Antiquité gréco-latine nous sont parvenus à la fois des manuscrits sur peau, des parchemins, qui sont en général organisés en « codex » (analogues à nos livres faits de feuilles pliées), et des manuscrits sur papyrus, qui sont assez souvent montés en « volumen » (en rouleaux, qu'il faut dérouler pour y lire les colonnes successives du texte).

Les manuscrits sur peau sont plus solides et cinq particulièrement anciens nous sont parvenus : du IV<sup>e</sup> siècle le Sinaiticus (codé  $\aleph$ , lire 'aleph') et le Vaticanus (codé B) ; du V<sup>e</sup> siècle l'Alexandrinus (codé A), le palimpseste Ephremi (codé C), le Bezae (codé D). Les trois premiers sont de gros manuscrits parce qu'ils comportent, avant le Nouveau Testament en grec, une traduction en grec de la Bible (que les chrétiens appellent l'Ancien Testament). Le 4<sup>e</sup>, fait apparaître, sous des textes d'Ephrem le Syrien, copiés au XII<sup>e</sup> siècle, des parties limitées de la Bible et une partie importante du Nouveau Testament. Le 5<sup>e</sup>, le Codex Bezae, contient les quatre évangiles et les *Actes des Apôtres* en grec sur une page, et en latin sur la page d'en face. Il existe de nombreuses controverses savantes, souvent intéressantes, sur l'importance à attribuer aux uns et aux autres ; nous y reviendrons brièvement.



L'image ci-dessus montre<sup>4</sup> le haut de la 1<sup>re</sup> page du Codex Ephraemi rescriptus, BNF grec 9. La couleur bleue est due à un ancien traitement chimique. Le texte 'moderne' copié au XII<sup>e</sup> siècle est écrit en deux colonnes, en rouge à gauche (peu visible, sauf la décoration initiale), en noir à droite. On distingue facilement (mais on lit moins facilement) une écriture différente, plus pâle, par-dessous et qui s'étend sur toute la page.

Les manuscrits sur papyrus (la tige d'une plante ouverte et pressée en plusieurs couches, puis séchée) sont plus fragiles et ne se sont conservés que dans des endroits très secs, particulièrement en Egypte. Dans l'immense majorité des cas, il s'agit de fragments, parfois tout petits. Et nous retrouvons un problème décrit plus haut. Supposez que vous découvriez un morceau de papyrus avec un texte très semblable à un ou deux épisodes du texte de Matthieu, par exemple. Il est difficile d'en induire que vous avez « trouvé un morceau de l'évangile de Matthieu », puisqu'ont existé des morceaux choisis, des compilations, des versions mixtes, ou même des tentatives d'évangiles différents – dont vous auriez trouvé un fragment. En réalité, on ne peut dire que vous auriez trouvé (un morceau d') une copie de Matthieu que si votre fragment est assez long pour lever tous les doutes – et c'est rare.

Le plus ancien papyrus assez long pour notre exercice est le « Bodmer II », daté vers 200, qui contient un texte de l'évangile de Jean. Il est long, mais très abîmé vers la fin. Le texte qu'on y trouve ressemble à celui qu'on lit dans le Codex Sinaiticus (qui est plus tardif). Il ne porte pas de date. La date qu'on lui attribue résulte de l'étude de son écriture, ce qui dépend beaucoup des écrits (rares) qui sont datés, et sur lesquels on peut se baser pour « caler » les autres.

Pour comparer les différents textes que donnent les manuscrits, on dispose d'éditions savantes qui permettent de comparer vraiment des textes distincts<sup>5</sup>, ou, plus souvent, qui partent du texte d'un manuscrit jugé fiable et indiquent ensuite les divergences qu'on trouve dans d'autres manuscrits<sup>6</sup>.

### 3. Les évangiles et leur langue

Les évangiles qui nous sont parvenus, pour ce qui concerne les quatre canoniques, sont en langue grecque. C'est un vrai problème parce que si le protagoniste des évangiles, Jésus, est un personnage qui a vécu vers le début du 1<sup>er</sup> siècle en Galilée et en Judée, et a parlé avec les gens du peuple (pas

<sup>4</sup> Voir : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8470433r/f14.item>

<sup>5</sup> Pour les évangiles, c'est le cas des éditions de Swanson.

<sup>6</sup> C'est la tradition des « éditions critiques » : avec un texte et, à part, un « apparat critique » qui permet en principe de comprendre quelles variantes sont attestées. Une édition classique est Nestle-Aland, 2006, *Novum Testamentum graece*, 27. Auflage, 9. korrigierter Druck, Deutsche Bibelgesellschaft, Stuttgart.

seulement), il est peu probable qu'il leur ait parlé à tous en grec – même si c'était une langue courante, encore moins en latin qui était la langue de l'armée et d'une partie de l'administration.

Jésus était juif et, dans certains épisodes, il parlait dans les synagogues, ou avec de nombreux juifs. Bien sûr, les milieux juifs de l'époque étaient variés : certains étaient très religieux, d'autres nettement moins, certains venaient de telle région ou de telle autre, certains étaient des bourgeois riches et d'autres pas du tout, certains parlaient plusieurs langues, et d'autres beaucoup moins. Il est donc difficile de dire quelles langues parlait Jésus, même si le débat a fait rage très tôt. On trouve dans les évangiles quelques expressions en araméen, qui sont présentées comme « naturelles ». C'est plausible dans certains cas, moins dans d'autres. Jésus parlait-il la même langue avec le centurion (mais d'où venait ce centurion ?), avec le chef de la synagogue, avec ses disciples, avec la Samaritaine, avec Pilate ?! Le texte actuel des évangiles, en grec, gomme tout cela, toute cette diversité concrète<sup>7</sup>.

Beaucoup de juifs parlaient aussi le grec<sup>8</sup>. Mais il est indiscutable aussi qu'une partie de la population devait parler plutôt l'araméen. De sorte qu'on a parfois soutenu que les évangiles ont d'abord été rédigés en araméen, ensuite traduits en grec. La question a produit des montagnes de débats. A vrai dire, rien n'interdit de penser que Jésus parlait plusieurs langues – car après tout, les « biographies » que livrent les évangiles ne disent strictement rien de son éducation ou de sa formation intellectuelle. Ce qui d'ailleurs est étrange. Qu'a-t-on voulu occulter ?!

Il est très vraisemblable que l'évangile « de Matthieu » a été écrit en hébreu ou en araméen. C'est ce que disent les premiers témoignages chrétiens, et ce qu'enregistre Jérôme (avant 400) comme un fait de notoriété publique. Les historiens actuels acceptent cela. Mais toute trace de cet évangile a disparu – et bien sûr rien ne dit que le texte de Matthieu qui a été transmis ensuite en grec était une traduction fidèle ; on peut aussi bien penser à un réarrangement à l'occasion de la traduction, surtout si l'on considère qu'il existait déjà d'autres traditions en grec (que nous connaissons sous les noms de « Luc » et « Marc »), dont il fallait tenir compte.

Dans l'appréciation de ce côté décisif de la tradition des textes, on ne peut pas ne pas mentionner l'entreprise de Paul de Tarse. Le *Nouveau Testament*, comme ouvrage constitué, est pour une part l'œuvre de Paul, qui n'était pas un disciple direct de Jésus, mais celui qui a voulu extraire cette secte juive de Jésus du giron juif pour en faire une religion mondiale. Il décrit son entreprise dans les nombreuses lettres (la plupart certainement de lui) qu'il a envoyées à des communautés judéo-chrétiennes du monde grec. Ces lettres ont été incluses dans le *Nouveau Testament*, après les évangiles, et après les *Actes des apôtres* (qui racontent la mission universelle des apôtres), et avant *l'Apocalypse*. Paul était favorable à la langue grecque, à la fois contre l'hébreu et l'araméen des milieux juifs, et pour assurer à sa version du christianisme – celle qui va l'emporter – une très large diffusion.

Il est peu probable que Paul ait « réécrit » les évangiles, sur quoi il n'a pas dû pouvoir beaucoup intervenir ; il venait trop tard. Mais il est possible que la version grecque que nous avons ait été pour une part contrôlée par lui. C'est du moins ce que suggère le fait que les quatre évangiles canoniques aient été incorporés dans cet ensemble du *Nouveau Testament*, qui porte indéniablement sa marque.

---

<sup>7</sup> Les historiens sont généralement très prudents avec cette question. Par exemple, Simon Claude Mimouni écrit 'Le milieu vivant dans lequel les paroles et actions de Jésus ont été conservées et transmises est celui des premières communautés chrétiennes qui sont de plusieurs types : des communautés chrétiennes d'origine judéenne de langue araméenne et des communautés chrétiennes d'origine judéenne de langue grecque – dans ces diverses communautés l'élément gréco-romain n'étant nullement à négliger.' Simon Claude Mimouni et Pierre Maraval, 2006, *Le Christianisme des origines à Constantin*, PUF, coll. Nouvelle Clio, p. 85.

<sup>8</sup> Classiques sur ce sujet sont les deux livres de Saul Liebermann, *Greek in Jewish Palestine* (1942) et *Hellenism in Jewish Palestine* (1950).

#### 4. Lequel est le vrai ?

Un problème que cet article ne traite pas est de savoir, parmi les variantes qui ont circulé de tel et tel texte, « laquelle est la vraie ? », ou en termes moins brutaux « laquelle est la meilleure ? » On peut bien sûr comprendre que pour quelqu'un qui pense que les évangiles sont « inspirés », mais obscurcis par les maladresses humaines, ils doivent contenir quelque part la « vraie parole du Sauveur ». Cette croyance explique une quête acharnée des copies anciennes, souvent motivées par l'idée de trouver « le vrai texte », et donc « la vraie parole ».

Cette quête paraît discutable. Nous sommes en présence de quatre traditions (Matthieu, Marc, Luc, et Jean sur le côté) concurrentes, qui ont pu se mélanger dans les premiers manuscrits. Et Jésus n'a probablement pas toujours parlé en grec, puisque nous savons que « Matthieu » n'a pas d'abord été en grec. Enfin, cette quête semble oublier que de l'avis du protagoniste, Jésus, ce sont moins les écrits qui comptent, ou même les paroles, que les actions !

Depuis la Réforme, très attentive à retrouver le vrai Jésus sous (ce qui est à ses yeux) le masque latin imposé par le catholicisme romain, puis dans la seconde moitié du XVIIIe siècle quand Griesbach (le ré-inventeur des synopses) et d'autres comparent les évangiles afin de sonder si ce qui est commun à plusieurs serait plus fiable que ce n'est resté que dans l'un, on cherche à déterminer des « types de textes ». Ainsi Johann Jacob Griesbach<sup>9</sup> décrit-il 3 « recensions » : l'Occidentale, l'Alexandrine, l'Orientale (qu'on appellera bientôt la Byzantine). Cette théorie est modifiée à la fin du XVIIIe siècle par Johann David Michaelis<sup>10</sup> qui considère 4 recensions. 1. L'Occidentale (les régions où le christianisme est de langue latine) mais Michaelis ajoute :

« A cette recension coïncident la version [traduction] Latine qu'on a faite d'après elle, surtout telle qu'elle était avant Jérôme, et les citations des Pères Latins, sans excepter ceux qui vivaient en Afrique, quoique Jérôme, dans sa correction de la vulgate, ait fait un fréquent usage de manuscrits qu'on avait écrits en Grèce. On peut, en quelque sorte, considérer qu'il y a une double recension ou famille occidentale, dont l'une a un rapport frappant avec la version Syriaque. »

2. La recension Alexandrine (du nom de la grande ville d'Égypte) à laquelle correspondent la version Copte et les citations d'Origène. 3. Celle de la ville d'Édesse, disparue en grec mais qui fut la base de la version Syriaque (Michaelis revient ici sur les ressemblances évoquées plus haut avec certains manuscrits occidentaux, dont le Codex Bezae). 4. La recension Byzantine, officielle pour l'Église d'Orient, et d'après laquelle est faite par exemple la version slavonne.

Il est évident que ce travail de classement est intéressant, notamment parce qu'il permet de s'orienter parmi les centaines de manuscrits et fragments. Il faut parfois le reprendre à neuf (ou presque) quand on découvre un nouveau manuscrit important (comme ce fut le cas du Sinaiticus, découvert entre 1844 et 1859 au monastère de Sainte-Catherine du Sinaï) ou des papyrus trouvés par les fouilleurs en Égypte, papyrus dont l'ancienneté change beaucoup de choses (mais pas tout !). Comme le disait déjà Michaelis, ces recensions sont des traditions locales ; elles n'ont pas, en elles-mêmes, l'une plus de valeur que l'autre mais elles aident à regrouper de façon raisonnable des manuscrits qui manifestent le même réseau de copistes. En outre, comme dans le cas de la recension Occidentale, on constate des interférences curieuses. Michaelis était d'ailleurs prudent ; il dit à propos des 3 premières<sup>11</sup> :

<sup>9</sup> *Symbolae criticae* (1785), p. CXVII.

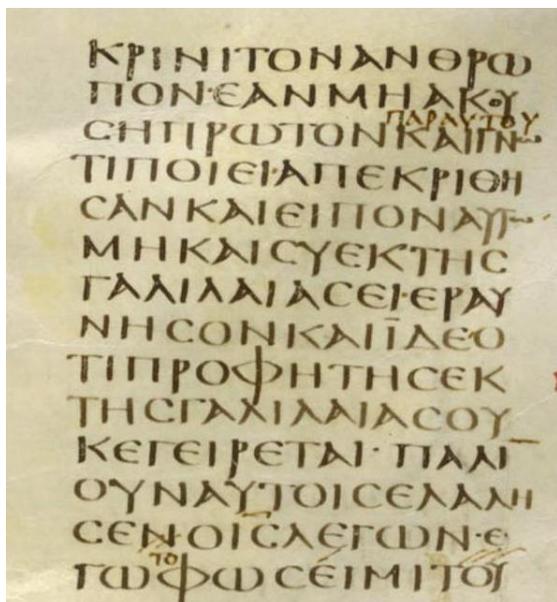
<sup>10</sup> *Einleitung in die göttlichen Schiften des Neuen Bundes*, 4. Aufl. 1788 ; trad. fr. *Introd. au Nouveau Testament* (1822), tome II, p. 104. La trad. fr. est sur Gallica.

<sup>11</sup> Op ; cit. II, 105.

« Ces trois recensions, quoique souvent différentes dans leurs leçons [le texte qu’elles donnent], sont très souvent d’accord entre elles. Il faut l’attribuer en grande partie à leur ancienneté, car nos plus vieux manuscrits appartiennent à l’une de ces familles, et les traductions elles-mêmes sont très anciennes. Une leçon confirmée par ces trois recensions, a pour elle la plus forte autorité ; cependant on ne doit pas la considérer comme infaillible, car il se peut que la véritable leçon ne se trouve quelquefois que dans la quatrième [la Byzantine]. Comme il arrive aussi à ces trois recensions de varier beaucoup entre elles, on peut conclure que l’on a fait de très bonne heure, au texte Grec, des changements ou de prétendues corrections qui ont été différentes suivant les pays. »

Même avec cette prudence, une position comme celle de Griesbach et Michaelis et leurs successeurs ne résout pas tout. Elle a tendance à prendre le *Nouveau Testament* comme un tout. Or, même si l’on se cantonne – comme nous faisons ici – aux quatre évangiles, il n’est pas certain que les « recensions » aient été si clairement partagées. Quand on étudie les détails, on voit qu’elles ont une pertinence pour certains points importants, moins pour d’autres.

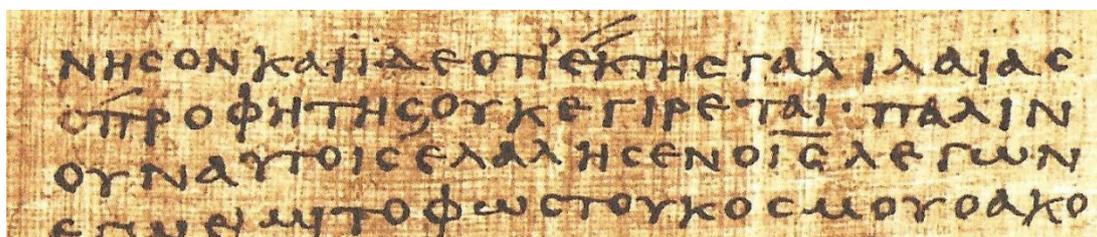
### 5. Un exemple célèbre



Un exemple fameux est celui de l’épisode de la femme adultère (je raconte l’épisode un peu plus loin), qu’on trouve dans l’évangile de Jean, de 7, 53 à 8, 11. En fait, on ne le trouve que dans certains manuscrits de cet évangile. Parmi les 5 grands parchemins cités plus haut (x, B, A, C, D), seul D en montre le texte. En A (l’Alexandrinus) et C (le palimpseste d’Ephrem), des pages manquent à cet endroit : on ne peut donc pas trancher. En revanche dans x (le Sinaiticus), le passage est bel et bien sauté : on passe directement, sur la 4e ligne avant la fin sur l’imagerie c-contre, de la fin de Jean 7, 52 (ΚΕΓΕΙΡΕΤΑΙ.) au début de 8, 12 (ΠΑΛΙ’).

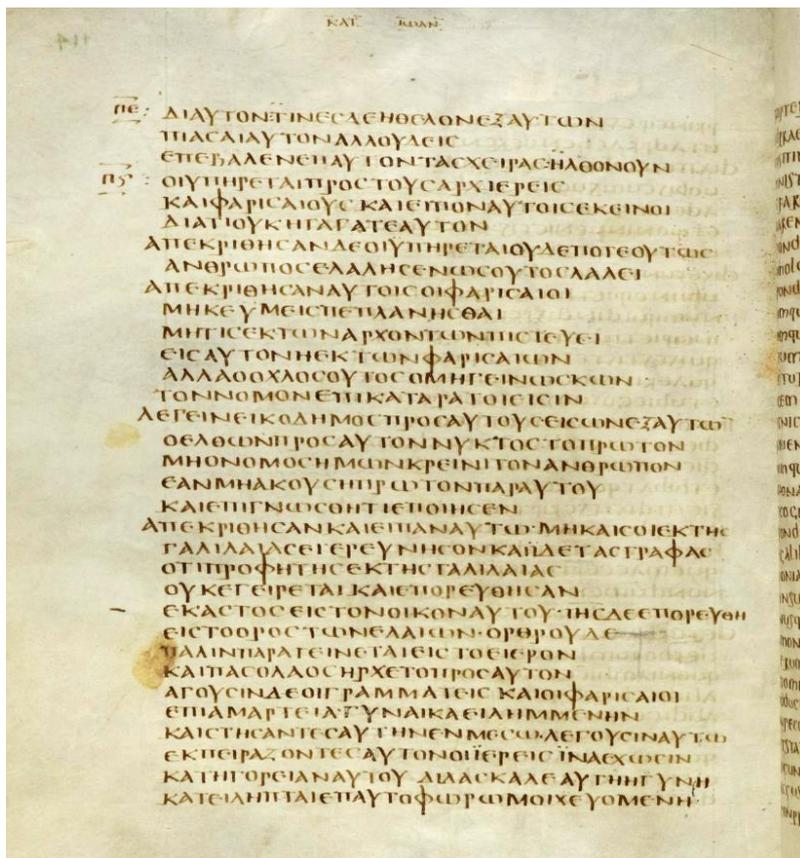
Le papyrus 66 (le « Bodmer II » dont on a parlé plus haut) n’a pas non plus cet épisode de la Femme adultère. On peut le voir ci-dessous, où sont

reproduites les premières lignes de la page 52 du papyrus. Au bout de la ligne 2, on voit, comme dans l’exemple ci-dessus, se succéder ΕΓΙΡΕΤΑΙ.<sup>12</sup> et ΠΑΛΙΝ, c’est-à-dire le dernier mot du passage précédent et le premier du suivant.



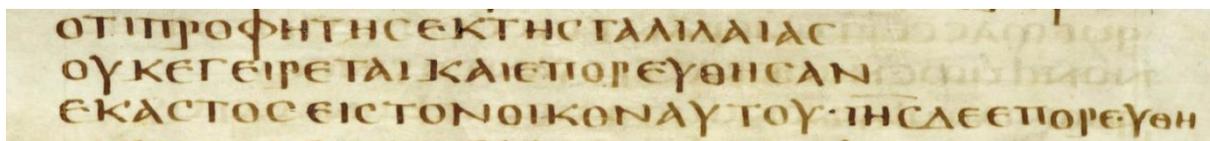
Voici maintenant la page grecque (on aperçoit la page latine à droite) de D (le Codex Bezae) contenant le passage décidément bien rare !

<sup>12</sup> Le lecteur attentif remarque que sur x on a ΕΓΕΙΡΕΤΑΙ mais sur P66 seulement ΕΓΙΡΕΤΑΙ, moins correct grammaticalement. AN



D'abord, ci-contre, la page entière. En haut on pourrait lire (avec de bons yeux !) le titre courant : KAT ICΩAN, l'abréviation de 'Selon Jean'. Le texte grec est allongé en lignes courant sur la page, mais n'allant pas toujours jusqu'au bout ; il y a aussi des alinéas, avec des lignes qui ressortent davantage sur la gauche (4 dans cette page). Enfin, on voit deux annotations en marge, vers le haut de la page ΠΕ et ΠΣ, qui sont des nombres puisqu'on utilisait les lettres pour indiquer les nombres, en l'occurrence 85 et 86. Ce sont des repères anciens<sup>13</sup> qui permettaient de s'orienter dans des textes qui à cette époque (et pour longtemps encore) n'étaient pourvus ni de chapitres ni de versets. L'image

suivante est un détail de la page complète, avec trois lignes seulement, la dernière étant au niveau du petit tiret dans la marge de la page.<sup>14</sup>



Si l'on se concentre sur la ligne du milieu, on peut lire ceci :

ΟΥΚ ΕΙΡΕΤΑΙ ΚΑΙ ΕΠΟΡΕΥΘΗσαν (= οὐκ ἐγείρεται. καὶ ἐπορεύθησαν)

Il s'agit, comme auparavant, de la fin de l'épisode précédent, mais suivi du début de l'épisode de la Femme adultère.

Rappelons de quoi il est question. L'épisode appartient à une série d'embûches préparées pour piéger Jésus, et le mettre en contradiction avec les lois, tantôt la loi juive (comme ici), tantôt la loi impériale romaine (comme dans l'histoire de l'impôt, où Jésus s'en tire en montrant qu'une pièce de monnaie possède deux faces). Ici, on met Jésus en présence d'une femme qui vient d'être surprise, apparemment, avec un autre homme que son mari. On ne nous donne aucun détail, et des deux hommes il n'est pas question. On demande à Jésus : selon la loi (juive) cette femme doit être lapidée, mais toi, qu'est-ce que tu en dis ? L'idée latente est qu'on soupçonne que Jésus est hostile à la loi traditionnelle, et qu'en le mettant en demeure de l'avouer, on le met en mauvaise posture. Dans l'esprit des roublards qui parlent à Jésus, et qu'on nous présente comme étant à la tête de toute une troupe variée, la femme n'a aucune importance ; elle n'est qu'un instrument pour piéger Jésus. La

<sup>13</sup> Celles des « canons eusébiens ».

<sup>14</sup> Ce petit tiret est un ajout plus tardif que le texte, et signale le début de l'actuel chapitre 8.

scène a été (à certaines époques) souvent peinte par les artistes parce qu'elle a une qualité dynamique et sentimentale très puissante : l'enjeu est la vie ou la mort, et on met Jésus en face d'une femme. Jésus, nous dit le texte, ne lève pas les yeux, parce qu'il est en train d'écrire quelque chose dans la poussière du sol ; on ne précise pas ce qu'il écrit ou dessine. Quand la foule insiste, Jésus répond 'Que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre'. La foule, désorientée par cette mise en demeure personnelle adressée à chacun, se dissipe peu à peu. Et à la fin, il ne reste (le scénario est véritablement magnifique) que la femme et Jésus. Il lui dit de partir, en lui donnant un conseil vertueux mais bienveillant.

On doit se demander pourquoi cet épisode est si souvent absent dans les manuscrits. La réponse ne fait guère de doute : comme il est très peu probable qu'on ait, sur le tard, ajouté inopinément un épisode aussi sulfureux à la biographie de Jésus – car il aurait alors rencontré un barrage sévère s'il n'avait eu aucune autorité – il faut admettre l'hypothèse inverse : c'est que le passage a été censuré dans de nombreux manuscrits, avec ce résultat évident que, ensuite, il a été inconnu dans les traditions de copie (les recensions) qui dépendaient de ces manuscrits censurés.

Je ne suis certes pas le seul (j'en ai parlé dans un billet de mon Blog en ligne<sup>15</sup>) à trouver qu'il s'agit d'un épisode magnifique. Le linguiste est du reste sollicité ici, puisque c'est le seul passage de tous les évangiles où l'on voit Jésus écrire. Mais il est certain qu'un passage où Jésus réussissait adroitement à sauver du meurtre une femme accusée d'adultère – par une ruse assez analogue à celle où il détourne le piège à propos de l'impôt – n'a pas dû plaire à tout le monde. Et la vraisemblance est bien plutôt que le passage avait existé, et qu'il a été souvent censuré, plutôt que l'hypothèse inverse selon laquelle on aurait réussi à l'introduire subrepticement sur le tard.

On voit aussi qu'il montre qu'un texte n'est jamais à l'abri des interventions volontaires.

## 6. Le mot de « vérité »

En grec ancien, le terme qui correspond au plus près à notre mot 'vérité' est le mot *alētheia*. Historiquement, c'est un composé négatif : on reconnaît le préfixe négatif a-, bien connu aussi en français (surtout dans les mots d'origine grecque) : *aphone* 'sans voix', *aseptisé* 'sans saleté', *anonyme* 'sans nom' etc. le terme qui suit *-lētheia* signifie 'dissimulation', de sorte que le mot entier signifie 'non dissimulation', 'dévoilement'. C'est assez curieux, cela semble impliquer que la 'vérité' ne va pas de soi, qu'elle réclame un effort de découverte, ou de découverte.

Mais il existe un autre mot, le 'vrai' qui s'oppose à 'faux', et c'est *orthos*, que nous connaissons en français dans *orthographe* 'écriture correcte', *orthopédie* ou *orthodontie* 'correction du pied, des dents', etc. En grec, ce mot *orthos* s'emploie soit simple, soit dans des composés. Mais on ne le trouve jamais, ni simple ni composé, dans les Évangiles<sup>16</sup>. On trouve cependant l'adverbe dérivé *orthōs* 'correctement' : 1 fois dans Marc (7, 35) et 3 fois dans Luc (7, 43 ; 10, 28 ; 20, 21). Nous verrons plus loin que l'évangile de Luc aime les adverbes en *-ōs*, il en emploie beaucoup et souvent.

Bien sûr il existe d'autres couples de mots dans le même genre, 'juste' et 'injuste' par exemple, mais nous sommes cette fois dans le domaine moral, celui des conduites ou des comportements. Le terme de 'vérité' est différent : en première approche il exprime, en grec ancien comme en français, la vérité de quelque chose et, plus qu'en français peut-être, le fait que cette vérité n'allait pas de soi. Mais en français on dit bien *faire toute la vérité* sur une affaire, et l'idée est la même : éclairer ce qui est obscur. En grec, le fait qu'il existe un autre mot, *orthos*, pour le vrai qui s'oppose au faux complique l'analyse.

<sup>15</sup> <https://caramel.hypotheses.org/page/4> à la date du 6 novembre 2019.

<sup>16</sup> On trouve l'adjectif simple dans les Actes des apôtres 14, 10 et dans l'Épître aux Hébreux 12, 13.

Mais *orthos*, nous l'avons vu, c'est 'correct, bien dit ou bien fait, ou bien conçu'. Lui aussi suppose une action correcte, par opposition à une action ratée, mal pensée.

La 'vérité' de *alētheia* ou de l'adjectif 'vrai' *alēthēs*, ou d'ailleurs de l'adverbe correspondant en *-ōs*, *alēthōs* 'vraiment', échappe à l'action. Elle semble indiquer la mise à jour d'une vérité qu'on aperçoit ou qu'on comprend au terme d'un cheminement. C'est si l'on veut « une vérité en profondeur ». Pourtant, il ne faut pas exagérer dans ce sens, comme nous verrons. En plus des trois mots que je viens de citer, *alētheia* 'vérité', *alēthēs* 'vrai', *alēthōs* 'vraiment', on en trouve un 4e dans les évangiles, *alēthinos* 'véritable'<sup>17</sup>. Nous voici devant un petit groupe de quatre mots qu'il faut examiner ensemble.

## 7. Distribution

		Mathieu	Marc	Luc	Jean	
<i>alētheia</i>	vérité	1	3	3	24	31
<i>alēthēs</i>	vrai	1	1		14	16
<i>alēthōs</i>	vraiment	3	2	3	7	15
<i>alēthinos</i>	véritable			1	9	10
		5	6	7	54	72

*alētheia* : Matthieu 22, 16. Marc 5, 33 ; 12, 14, 32. Luc 4,25 ; 20, 21 ; 22, 59. Jean, 1, 14, 17 ; 3, 21 ; 4, 23, 24 ; 5, 33 ; 8, 32 (2x), 40, 44 (2x), 45, 46 ; 14, 6, 17 ; 15, 26 ; 16, 7, 13 ; 17, 17 (2x), 19 ; 18, 37 (2x), 38.

*alēthēs* : Matthieu 22, 16 ; Marc 12, 14. Jean 3, 33 ; 4, 18 ; 5, 31, 32 ; 6, 55 (al. *alēthōs*) (x2) ; 7, 18 ; 8, 13, 14, 17, 26 ; 10, 41 ; 19, 35 ; 21, 24

*alēthōs* : Matthieu 14, 33 ; 26, 73 ; 27, 54. Marc 14, 70 ; 15, 39 ; Luc 9, 27 ; 12, 44 ; 21, 3. Jean 1, 47 ; 4, 42 ; 6, 14 ; 7, 26, 40 ; 8, 31 ; 17, 8.

*alēthinos* : Luc 16, 11. Jean 1,9 ; 4, 23, 37 ; 6, 32 ; 7, 28 ; 8, 16 ; 15, 1 ; 17, 3 ; 19, 35.

Bien sûr la longueur relative des évangiles compte (Marc est le plus court, Luc est le plus long), mais Jean n'est pas plus long que Matthieu. Il saute aux yeux que Jean est, si j'ose dire, un grand consommateur du mot 'vérité' sous ses diverses formes ; l'emploi qu'il en fait est sans commune mesure avec celui des trois évangiles synoptiques.

Dans la suite de cet exposé, nous allons traiter l'évangile « de Jean » à part. Il est en effet plus intéressant de traiter les trois évangiles synoptiques du même œil, parce que dans certains cas, l'emploi qu'ils font du mot 'vérité' se retrouve dans des épisodes comparables.

## 8. Les évangiles synoptiques et le mot 'vérité'

Nous avons vu plus haut que les trois évangiles synoptiques, comme ce mot l'indique, ont assez de points communs pour qu'il soit intéressant de les comparer pas à pas.

Le tableau ci-dessous indique les occurrences de nos quatre mots, en signalant sur une même ligne ce qui tient d'un épisode analogue, qu'il soit presque identique ou seulement ressemblant. La colonne de gauche donne un nom à l'épisode. La seconde indique s'il s'agit du nom (*alētheia* 'vérité' Nom), ou de l'adverbe (*alēthōs* 'vraiment' Adv), de l'adjectif (*alēthēs* 'vrai' Adj) ou du 2e adjectif (*alēthinos* 'véritable' Adj2). Quand le mot se trouve dans deux ou trois évangiles, l'indication grammaticale est donnée autant de fois. Lorsqu'il s'agit du nom, l'indication 'Nom' est souvent suivie de '-n' ou de '-p'

<sup>17</sup> Dans le *Nouveau Testament*, on trouve aussi le verbe *alētheuein* qui se trouve en Galates 4, 16 et Ephésiens 4,15 ; pas dans les évangiles.

qui indique la préposition grecque (respectivement *en* et *epi*) introduisant le nom, ce qui est important et dont nous parlerons aussitôt après le bref commentaire de chaque passage. Enfin, dans la colonne de chaque évangile, plusieurs possibilités (1) rien s'il n'y a rien d'équivalent, (2) le signe '()' si l'épisode est attesté dans l'évangile, mais que rien ne corresponde aux mots qui nous intéressent, (3) une mention comme '(9, 1)' si l'évangile donne à cet endroit, correspondant à un mot qui nous intéresse, un terme différent mais identifiable, (4) une mention comme '5, 33' signalant, chapitre et verset<sup>18</sup>, l'endroit d'un mot qui nous intéresse.

	épisode		Math	Marc	Luc
a	L'hémorroïsse	Nom	()	5,33	()
b	J. marche sur l'eau	Adv	14,33	()	
c	La famine	Nom-p			4,25
d	Qui veut me suivre	amen amen Adv	(16,28)	(9,1)	9, 27
e	Le bon intendant	amen Adv	(24,47)		12,44
f	Honnêteté	Adj2			16,12
g	L'impôt	Adj Adj orthōs	22, 16	12,14	(20,21)
h	L'impôt	Nom-n -p -p	22, 16	12,14	20,21
i	Le commandement	Nom-p		12,32	(10,28)
j	L'offrande de la veuve	amen Adv		(12,43)	21,3
k	Le Reniement de P.	Adv Adv Nom-p	26,73	14, 70	22,59
l	Éveil du centurion	Adv Adv ontōs	27,54	15,39	(23,47)

Je commente brièvement chacun des épisodes, en donnant les formes grecques utiles. Les traductions utilisées sont celle de la *Synopse* de Benoît et Boismard<sup>19</sup>.

(a) Miracle de l'hémorroïsse. Une femme qui souffrait de saignements continuels touche subrepticement dans la foule le manteau de Jésus et est guérie. Jésus s'en aperçoit, cherche qui l'a touchée, et la femme est identifiée.

Marc 5, 33 : Or la femme, ayant peur et tremblante, sachant ce qui lui était arrivé, vint et tomba près de lui et lui dit toute la vérité (*pasan tēn alētheian*).

(b) Jésus marche sur l'eau. Jésus en prière ne s'aperçoit pas que la barque qui l'avait amené au rivage avec ses disciples est repartie. Il les rejoint en marchant sur l'eau.

Matthieu 14,33 : Ceux qui (étaient) dans la barque se prosternèrent (devant) lui, en disant : Vraiment (*alēthōs*), tu es Fils de Dieu.

(c) Souvenir de la famine au temps d'Élie. Récit de Jésus.

Luc 4, 25 : Assurément, je vous (le) dis (*ep' alētheias de legō humin*), il y avait beaucoup de veuves en Israël aux jours d'Élie (...)

(d) Qui veut me suivre. Récit de Jésus.

Luc 9, 27 : Je vous (le) dis vraiment (*legō de humin alēthōs*) : il en est d'ici présents qui ne goûteront pas la mort qu'ils ne voient le royaume de Dieu.

<sup>18</sup> Les évangiles sont de nos jours, dans toutes les éditions du *Nouveau Testament* traduit ou non, divisés d'une façon identique en chapitres, et chaque chapitre en versets. Cela permet de citer d'une façon sûre un passage précis. La division en chapitres date du XIVe siècle ; celle des versets du XVIe siècle.

<sup>19</sup> P. Benoît et M.-E. Boismard, 2008 (8e édition), *Synopse des quatre évangiles*, Editions du Cerf, tome 1 : textes.

Matthieu 16,28 : En vérité je vous dis (*amēn legō humin*) que il en est d'ici présents qui ne goûteront pas la mort qu'ils ne voient le Fils de l'homme venant en son royaume.

Marc 9, 1 : En vérité je vous dis (*amēn legō humin*) que il en est d'ici présents qui ne goûteront pas la mort qu'ils ne voient le royaume de Dieu venu en puissance.

(e) Le bon intendant. Récit de Jésus.

Matthieu 24, 47 : En vérité je vous dis (*amēn legō humin*) qu'il l'établira sur tous ses biens.

Luc 12 : 44 : Vraiment je vous dis (*alēthōs legō humin*) qu'il l'établira sur tous ses biens.

(f) Honnêteté (autre récit sur un intendant). Récit de Jésus.

Luc 16, 12 : Et si vous n'avez pas été fidèles pour l'argent injuste (*adikōi*), qui vous confiera le véritable (*to alēthinon*) ?

(g et h) Le paiement de l'impôt.

Matthieu 22, 16 : Et ils [les Pharisiens] lui envoient leurs disciples avec les Hérodiens disant : Maître nous savons que tu es véridique (*alēthēs*), et que tu enseignes la voie de Dieu avec vérité (*en alētheiai*) et que tu ne te soucies de personne, car tu ne regardes pas au rang des personnes.

Marc 12, 14 : Et, étant venus, ils lui disent : Maître nous savons que tu es véridique (*alēthēs*) et que tu ne te soucies de personne, car tu ne regardes pas au rang des personnes, mais tu enseignes la voie de Dieu en vérité (*ep' alētheias*).

Luc 20, 21 : Et ils l'interrogèrent en disant : Maître, nous savons que, correctement (*orthōs*), tu parles et tu enseignes, et que tu ne tiens pas compte du rang, mais tu enseignes la voie de Dieu en vérité (*ep' alētheias*).

(i) Le plus grand commandement

Marc 12, 32 : Et le scribe lui dit : Bien (*kalōs*), Maître. Tu as dit en vérité (*ep' alētheias*) qu'il est unique et qu'il n'y en a pas d'autre que Lui.

Luc 20, 39 : Or, prenant la parole certains des scribes dirent : Maître, tu as bien (*kalōs*) dit.

La comparaison ici pose un léger problème : le *kalōs* de Luc correspond à la fois à celui de Marc et à son *ep' alētheias* puisqu'il est aussi lié directement au verbe 'dire'. D'autres spécialiste de synopse sont réservés sur ce cas et proposent de comparer plutôt avec

Luc 10, 28 : Or il lui dit : Tu as répondu correctement (*orthōs*) ; fais cela et tu vivras.

(j) L'offrande de la veuve. Récit de Jésus.

Luc 21, 3 : Et il dit : Vraiment je vous dis (*alēthōs legō humin*) que cette pauvre veuve a jeté plus que tous.

Marc 12, 43 : Et, ayant appelé ses disciples, il leur dit : En vérité je vous dis (*amēn legō humin*) que cette pauvre veuve a jeté plus que tous ceux qui jetaient dans le Trésor.

(k) Le Reniement de Pierre.

Matthieu 26, 73 : Un peu après, ceux qui se tenaient (là), s'étant approchés, dirent à Pierre : Vraiment (*alēthōs*), toi aussi tu es d'entre eux et en effet ton parler te trahit.

Marc 14, 70 : Et un peu après, de nouveau, ceux qui se tenaient auprès disaient à Pierre : Vraiment (*alēthōs*), tu es d'entre eux et en effet tu es Galiléen.

Luc 18, 59 : Et à environ une heure d'intervalle un autre insistait en disant : En vérité (*ep' alētheias*) celui-ci aussi était avec lui et en effet il est Galiléen.

(l) L'éveil du centurion.

Matthieu 27, 54 : Mais le chef-de-cent et ceux qui, avec lui, gardaient Jésus, ayant vu le tremblement de terre et ce qui arrivait, eurent fort peur, disant : Vraiment (*alēthōs*) celui-ci était Fils de Dieu.

Marc 15, 39 : Mais le centurion qui se tenait en face de lui, ayant vu qu'il avait ainsi expiré, dit : Vraiment (*alēthōs*) cet homme était Fils de Dieu.

Luc 23, 47 : Mais le chef-de-cent, ayant vu ce qui était arrivé glorifiait Dieu en disant : Réellement (*ontōs*) cet homme était juste.

Un premier constat est que le nom 'vérité' est presque toujours employé avec une préposition dans un sens adverbial.

		Mathieu	Marc	Luc	
<i>alētheia</i>			1		1
<i>en' alētheiai</i>	en vérité	1			1
<i>ep' alētheias</i>	en vérité		2	3	5
<i>alēthōs</i>	vraiment	3	2	3	8
<i>alēthēs</i>	vrai	1	1		2
<i>alēthinōs</i>	véritable			1	1
		5	6	7	18

C'est ce que confirme le passage (k) du 'Renierement de Pierre' où le *ep' alētheias* de Luc correspond aux *alēthōs* des deux autres textes. Au total, nous avons donc (1+5+8) 14 formules adverbiales sur les 18 occurrences du mot, ce qui est considérable.

Ces formules adverbiales ont un sens assez large, et n'impliquent pas une conception très précise ou spéciale de la vérité. C'est ce que montrent deux faits intéressants. Dans au moins deux cas (g et l) l'adverbe *alēthōs* correspond dans les parallèles à *orthōs* ou *ontōs*. Dans les deux cas, c'est l'évangile de Luc qui emploie ces adverbes différents, et c'est aussi Luc qui emploie (dans notre contexte) le plus de formules adverbiales. L'autre fait est le parallélisme entre ces formules adverbiales et le *amēn* emprunté à l'hébreu. A chaque fois (d, e, j), c'est Luc qui « remplace » le *amēn* de Matthieu ou Marc par l'adverbe grec *alēthōs* ; en fait, les 3 occurrences d'*alēthōs* dans le texte de l'évangile de Luc correspondent à des *amēn* dans les autres.

On trouve bien des occurrences de *amēn* dans Luc, uniquement (6 fois) dans l'expression 'en vérité je vous dis' *amēn legō humin*, ou l'équivalent au singulier 'je te dis'. Cette expression apparaît bien plus souvent dans Matthieu (30 fois) et Marc (12 fois). Elle est aussi fréquente chez Jean (25 fois) mais, là comme souvent, avec une caractéristique spéciale : le *amēn* est toujours redoublé !

En somme, le sens un peu plus profond du mot 'vérité' n'apparaît qu'assez rarement. Une fois dans l'épisode de l'hémorroïsse, au moment (dans Marc) où celle-ci, surprise par Jésus, avoue 'toute la vérité'. Dans l'épisode de l'impôt (dans Matthieu et Marc), avec l'adjectif *alēthēs*, quand les envoyés enjôleurs flattent Jésus en disant 'Maître, tu es véridique'. L'emploi de l'autre adjectif, *alēthinon* (dans Luc) est contrastif : il oppose l'argent bien gagné à celui qui ne l'est pas.

## 9. La situation de Jean.

Comme on l'a vu dans le tableau au début de la section 7, repris ci-dessous en groupant les 3 évangiles synoptiques, l'évangile de Jean emploie 'vérité' (les quatre mots du groupe d'*alētheia*) beaucoup plus souvent que les trois autres réunis. En outre, dans aucun cas, on ne le trouve dans un passage clairement comparable à ceux des évangiles synoptiques. Enfin, au contraire du constat que nous venons de faire, le mot 'vérité' possède, dans le dernier évangile, un sens souvent beaucoup plus lourd. C'est d'ailleurs ce dont témoigne la relative rareté de l'emploi du mot comme adverbe. En somme, pour l'emploi de ce groupe de mots, tout oppose l'évangile de Jean aux trois autres.

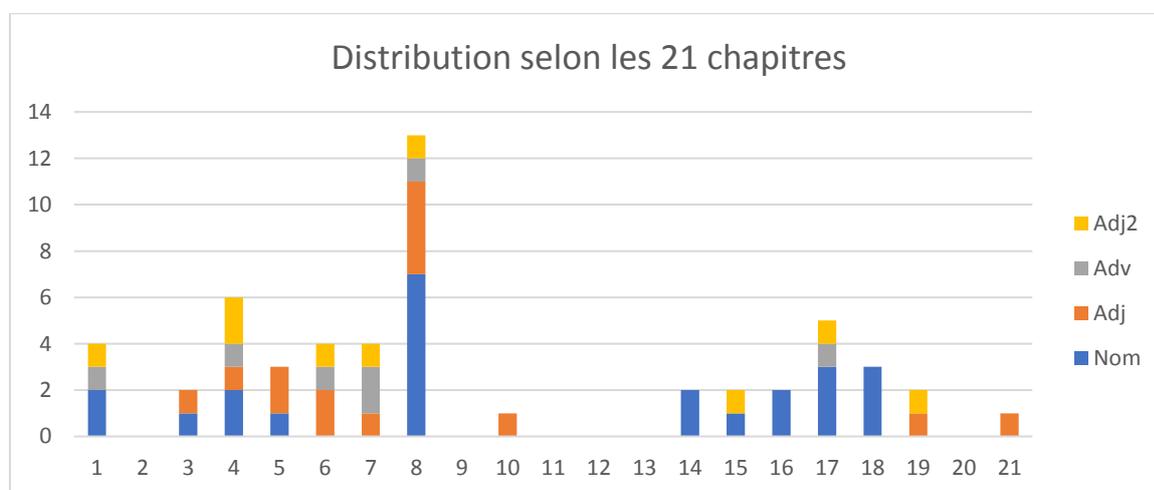
		Synopt.	Jean	
<i>alētheia</i>	vérité	7	24	31
<i>alēthēs</i>	vrai	2	14	16
<i>alēthōs</i>	vraiment	8	7	15
<i>alēthinos</i>	véritable	1	9	10
		18	54	72

*alētheia* : Jean, 1, 14, 17 ; 3, 21 ; 4, 23, 24 ; 5, 33 ; 8, 32 (2x), 40, 44 (2x), 45, 46 ; 14, 6, 17 ; 15, 26 ; 16, 7, 13 ; 17, 17 (2x), 19 ; 18, 37 (2x), 38.

*alēthēs* : Jean 3, 33 ; 4, 18 ; 5, 31, 32 ; 6, 55 (al. *alēthōs*) (x2) ; 7, 18 ; 8, 13, 14, 17, 26 ; 10, 41 ; 19, 35 ; 21, 24

*alēthōs* : Jean 1, 47 ; 4, 42 ; 6, 14 ; 7, 26, 40 ; 8, 31 ; 17, 8.

*alēthinos* : Jean 1,9 ; 4, 23, 37 ; 6, 32 ; 7, 28 ; 8, 16 ; 15, 1 ; 17, 3 ; 19, 35.



Le plus simple ici est de donner les passages où le mot 'vérité' (*alētheia*) intervient. Comme la liste est longue, j'ai choisi de préférer les segments plus courts qu'un verset entier.

1, 14	plērēs kharitos kai alētheias	plein de grâce et de vérité
1, 17	hē kharis kai hē alētheia	la grâce et la vérité
3, 21	ho de poiōn tēn alētheian (phōs)	qui pratique la vérité
4, 23	en pneumatī kai alētheia <sub>i</sub>	en esprit et en vérité
4, 24	en pneumatī kai alētheia <sub>i</sub>	en esprit et en vérité
5, 33	kai memarturēken tē, alētheia <sub>i</sub>	et il a attesté la vérité
8, 32	kai gnōsethe tēn alētheian	vous connaîtrez la vérité
8, 32	kai hē alētheia eleutherōsei humas	et la vérité vous libérera
8, 40	hos tēn alētheian humin lelalēka	moi qui vous dis la vérité

8, 44	kai en tē <sub>i</sub> alētheia <sub>i</sub> ouk estēken	il ne s'est pas tenu dans la vérité
8, 44	ouk estin alētheia en autō <sub>i</sub>	il n'y a pas de vérité en lui
8, 45	hoti tēn alētheian legō	parce que je dis la vérité
8, 46	ei alētheian legō (pistis)	si je dis la vérité
14, 6	egō eimi hē odos kai hē alētheia kai hē zōē	je suis le chemin, la vérité et la vie
14, 17	to pneuma tēs alētheias	l'esprit de vérité
15, 26	to pneuma tēs alētheias	l'esprit de vérité
16, 7	all' egō tēn alētheian legō humin	Pourtant je vous dis la vérité
16, 13	to pneuma tēs alētheias	l'esprit de vérité
17, 17	hagiason autous en tē <sub>i</sub> alētheia <sub>i</sub>	sacrifiez-les par la vérité
17, 17	ho logos ho sos alētheia esti	ta parole est vérité
17, 19	hēgiasmenoi en alētheia <sub>i</sub>	vraiment sanctifiés aussi
18, 37	hina marturēsō tē <sub>i</sub> alētheia <sub>i</sub>	pour attester la vérité
18, 37	pas ho ōn ek tēs alētheias	quiconque est de la vérité
18, 38	ti estin alētheia	qu'est-ce que la vérité

Remarquons que les emplois adverbiaux, après préposition, qui étaient majoritaires dans les évangiles synoptiques, ici sont rares, 17, 17a, et 17, 19 : 2 sur 24. La majorité des emplois du mot sont dans des syntagmes nominaux à part entière. Plus intéressant, le mot 'vérité' est presque toujours couplé à un autre concept : 'grâce' (1, 14, 17), 'lumière' (3, 21), 'esprit' (4, 23, 24 ; 14, 17 ; 15, 26 ; 16, 13), 'témoignage' (5, 33 ; 18, 37), 'le chemin et la vie' (14, 6), la sanctification (17, 17a, 19). La 'vérité', par les associations où on la trouve dite, est explicitement considérée comme une valeur abstraite et précieuse. « Dire la vérité » n'est pas une expression commune, elle devient une formule sainte (5, 33 ; 8, 32 (2x), 40, 44 (2x), 45, 46 ; 16, 7 ; 17, 17b). La 'vérité' n'est plus une enquête mais, aux yeux de l'auteur de l'évangile de Jean, une révélation et une profession de foi.

Voici les occurrences de l'adjectif :

3, 33	ho theos alēthēs estin (marturia)	Dieu est vrai
4, 18	touto alēthes eirēkas	tu dis vrai
5, 31	hē marturia mou ouk estin alēthēs	mon témoignage n'est pas vrai
5, 32	alēthēs estin hē marturia	(son) témoignage est vrai
6, 55	hē gar sarx mou alēthēs estin brōsis	car ma chair est vraiment un aliment
6, 55	kai to haima mou alēthēs estin posis	et mon sang est vraiment un breuvage
7, 18	ho de zētōn (...) houtos alēthēs estin	qui cherche (...) est vrai*
8, 13	hē marturia sou ouk estin alēthēs	ton témoignage n'est pas vrai
8, 14	alēthēs estin hē marturia mou	mon témoignage est vrai
8, 17	duo anthrōpōn hē marturia alēthēs estin	le témoignage de deux hommes est vrai
8, 26	ho pempsas me alēthēs estin	celui qui m'a envoyé est vrai
10, 41	panta de hosa (...) alēthē ēn	tout ce que (...) était vrai
19, 35	alēthē legei	il dit vrai
21, 24	alēthēs autou hē marturia estin	son témoignage est vrai

\*7, 18 : Qui parle de soi-même cherche sa propre gloire, mais qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé est vrai (*alēthēs*) et il n'y a pas d'injustice (*adikia*) en lui.

L'adjectif est toujours en position prédicative, après un verbe 'être' ou 'dire'. Il est quelquefois au neutre (singulier 4, 18 ; pluriel 10, 41 ; 19,35), mais le plus souvent concerne Dieu ou le témoignage à son égard. Toute la discussion au ch. 8 retrouve celle du tableau précédent avec les occurrences du nom. Dans deux cas (en 6,55) à propos de la chair et du sang qui sont 'une vraie nourriture' et 'un vrai breuvage', beaucoup d'autres manuscrits ont l'adverbe *alēthōs*, sans doute plus justement puisque, par ailleurs, la notion de 'vérité' exprimée par ce groupe de mots ne qualifie pas directement des

objets. Il faut d'ailleurs noter ici que ni le Sinaiticus<sup>20</sup> ni le Bezae n'ont le second membre du binôme eucharistique :

Sinaiticus *hē gar sarx mou alēthōs esti poton* 'car ma chair vraiment est un repas [?]'  
 Bezae *hē gar sarx mou alēthōs estin brōsis* 'car ma chair vraiment est un aliment'

Comme il est peu probable, pour un passage aussi sensible, que le scribe ait été distrait, il est vraisemblable que les textes de ces deux manuscrits sont anciens. Toutefois, le terme *poton* du Sinaiticus est bizarre. Il arrive en grec classique qu'il évoque le 'cours du repas' plus largement que 'la boisson' (qui est son sens strict), mais dans le *Nouveau Testament* il n'est attesté par ailleurs qu'une seule fois<sup>21</sup> et en mauvaise part. Là-dessus, voir l'Appendice.

Les occurrences de l'adjectif *alēthinos*, dont on se souvient qu'il n'y en a qu'une dans les synoptiques, sont les suivantes dans l'évangile de Jean.

1, 9	to phōs to alēthinon	la lumière véritable
4, 23	hoi alēthinoi proskunētai	les véritables adorateurs
4, 37	ho logos estin alēthinos	la parole est véritable
6, 32	ton arton ek tou ouranon ton alēthinon	le véritable pain du ciel
7, 28	estin alēthinos ho pempas me	véritable est celui qui m'a envoyé
8, 16	hē krisis hē emē alēthinē estin	mon jugement est véritable
15, 1	egō eimi hē ampelos hē alēthinē	je suis la vigne véritable
17, 3	ton monon alēthinon theon	le seul dieu véritable
19, 35	alēthinē autou estin hē marturia	son témoignage est véritable

Signalons qu'en 7, 28 le Sinaiticus et P66 (Bodmer II) ont *alēthēs* au lieu de *alēthinos* qu'on trouve dans la plupart des manuscrits (dont le Bezae). De même en 8, 16, de nombreux manuscrits comme le Sinaiticus ou P66 ont *alēthēs*, mais le Vaticanus et le Bezae ont *alēthinē*. Enfin en 19, 35, le Sinaiticus préfère encore *alēthēs*.

Le registre sémantique des termes qualifiés est similaire aux précédents (ceux de l'adjectif simple et du nom) : la lumière, l'adoration, la parole et la décision (*krisis* 'jugement'), dieu et son témoignage. On a pourtant 'la vigne' et 'le pain' – qui rejoignent la discussion précédente sur l'alternative *alēthēs* / *alēthōs* à propos du 'véritable aliment'. Mais il est évident dans tous les cas qu'il ne s'agit pas ou plus d'objets concrets, mais de symboles.

Finissons donc avec l'adverbe, déjà plusieurs fois évoqué.

1, 47	ide alēthōs israēleitēs	voici un vrai Israélite
4, 42	houtos estin alēthōs ho sōtēr tou kosmou	il est vraiment le sauveur du monde
6, 14	houtos estin alēthōs ho prophētēs	il est vraiment le prophète
7, 26	mēpote alēthōs egnōsan hoi arkhontes hoti outos estin ho khristos	les chefs auraient-ils vraiment reconnu qu'il est le christ ?
7, 40	houtos estin alēthōs ho prophētēs	il est vraiment le prophète
8, 31	alēthōs mathētai mou este	vous êtes vraiment mes disciples
17, 8	agnōsan alēthōs	ils ont su vraiment

Pour 6, 14, l'adverbe manque dans le Codex Bezae, mais pas en 4, 42. En 7, 26, quelques manuscrits placent l'adverbe de nouveau devant '(vraiment) le christ'. Dans presque tous les cas, l'adverbe vient

<sup>20</sup> Mais un annotateur l'a « corrigé ».

<sup>21</sup> Dans la 1re *Epître de Pierre* (4, 3), où il est dans une série très négative et signifie 'beuverie'.

renforce le prédicat ; c'est une situation que nous avons rencontrée déjà dans Jean, plus haut avec l'adjectif *alēthēs*.

A propos du texte de l'évangile de Jean, on serait tenté de conclure que très souvent, 'vrai', c'est affirmer de quelque chose qu'il l'est vraiment. Cela n'est pas simplement une qualité de l'entité en question, mais réclame d'être confirmé, affirmé, soutenu, défendu. C'est sans doute ainsi que s'explique d'une part l'insistance de Jean à utiliser très souvent le concept, et si souvent en termes de « témoignage », de « véridicité », « d'être pour de vrai » ce qu'on dit ou croit. La vérité porte moins sur l'objet que sur l'affirmation de ce qu'il est.

L'évangile de Jean, après le récit de la mort de Jésus, accumule – bien plus que tous les autres évangiles – les épisodes démontrant que le protagoniste est ressuscité, a été vu ici, qu'on l'a rencontré, etc. pour finir par affirmer qu'il pourrait en ajouter beaucoup d'autres témoignages (Jean 20, 30-31 et 21, 25). C'est de la même façon qu'il ne cesse d'insister, comme on vient de la constater, sur le fait « que c'est vrai ».

## 10. Conclusion

On voit bien qu'avec les mêmes mots, les uns et les autres ne font pas du tout les mêmes choses !

Bien sûr, ils ne les emploient pas de la même façon, ni aussi souvent, ni ne les appliquent aux mêmes autres mots. L'évangile de Jean, qui est trois fois moins long que l'ensemble des autres, emploie ces mots trois fois plus. Dans les trois évangiles synoptiques, l'emploi de l'idée de 'vérité' (telle que la cernent les quatre mots que nous avons suivis) est très modeste, et consiste le plus souvent à une formule adverbiale du genre 'en vrai, en vérité, vraiment', sans objet privilégié. Au contraire dans le 4e évangile, ce petit groupe de terme ne s'applique qu'à des concepts essentiels à l'auteur et de la plus haute portée que résume assez bien (en Jean 14, 6) la célèbre formule 'Je suis la voie, la vérité, la vie'. Nous sommes bien loin de la modestie des autres auteurs.

---

## Appendice sur Jean 6, 55

Afin de ne pas gonfler exagérément l'importance d'un détail (voir p. 15), j'ai reporté à cet appendice la présentation plus détaillée de ce passage (Jean 6, 55) dans deux manuscrits importants, tous deux en ligne. La lecture de cet appendice n'est pas indispensable pour comprendre l'article qui précède. Il se justifie du fait que, du point de vue anthropologique ou ethnologique, comme de celui de l'histoire des religions, le passage est intéressant.

Le contexte est (dans Jean ch. 6) un exposé sur la notion de nourriture, avec l'exemple majeur du pain. Cette notion est double, en ce qu'elle s'appuie sur le besoin du corps, et fait image pour un besoin de l'esprit. Mais, en plus, le discours de Jésus (selon l'évangile de Jean) montre que le pain dont il parle est « le pain du ciel, le véritable » (6, 32) et mieux que celui de Moïse, la manne donnée dans le désert. C'est un exemple clé dans la mise au point, plus tard ou dès ce moment, de l'application au discours chrétien des catégories classiques universitaires (ou sens du Musée d'Alexandrie) de l'explication de texte. Voici les passages les plus importants, dans la traduction de la Synopse de Benoît & Boismard.

Le début du chapitre est occupé par le miracle de la multiplication des pains et des poissons pour la foule ('environ cinq mille hommes') qui accourt écouter Jésus. C'est ce soir-là, selon l'évangile de Jean, que Jésus, en retard, rejoint en marchant sur l'eau ses disciples en barque (6, 19-21). A la foule qui l'a rejoint, il reproche de ne vouloir que le pain au sens propre. On exige de lui un signe (Jean 6, 31-33 et 35b) :

‘Nos pères ont mangé la manne dans le désert, comme il est écrit “Il leur a donné à manger un pain du ciel”<sup>22</sup>’. Jésus leur dit ‘En vérité en vérité je vous le dis : Moïse ne vous a pas donné le pain du ciel, mais mon Père vous donne le pain du ciel, le véritable. Car le pain de Dieu est celui qui descend du ciel et donne la vie au monde (...) Je suis le pain de la vie ; celui qui vient à moi n’aura pas faim et celui qui croit en moi n’aura jamais soif.

Plus loin (6, 41) :

Les juifs murmuraient à son sujet parce qu’il avait dit ‘Je suis le pain qui est descendu du ciel’

Jésus répond plus loin (6, 48-51a) :

‘Je suis le pain de la vie. Vos pères ont mangé dans le désert la manne et ils sont morts. Tel est le pain qui descend du ciel : que quelqu’un qui en mange ne meure pas. Je suis le pain vivant qui est descendu du ciel : si quelqu’un mange de ce pain il vivra pour toujours.’

A ce point, le pain ne suffit plus, et les déclarations prennent un tour différent (51b-56) :

‘et le pain que je donnerai, c’est ma chair pour la vie du monde.’

<sup>52</sup>Les juifs disputaient entre eux : ‘Comment celui-ci peut-il nous donner sa chair à manger ?’

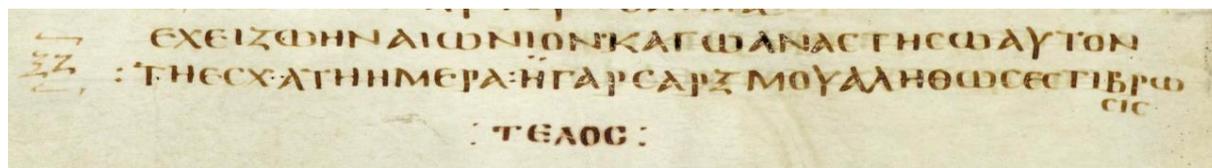
<sup>53</sup>Jésus leur dit : En vérité en vérité, je vous (le) dis : si vous ne mangez la chair du Fils de l’homme, et ne buvez son sang, vous n’aurez pas la vie en vous. <sup>54</sup>Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je ressusciterai au dernier jour. <sup>55</sup>Car ma chair est une vraie nourriture et mon sang est un vrai breuvage. <sup>56</sup>Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui.

Dans Swanson, pour la fin de Jean 6, 55, on trouve ceci :

ἀληθής ἐστιν βρῶσις, καὶ τὸ αἷμά μου ἀληθής ἐστιν πόσις.	56	ὁ	[↓1071 1424 uw
ἀληθῶς ἐστιν βρῶσις, καὶ τὸ αἷμά μου ἀληθῶς ἐστιν πόσις.	56	ὁ	B 366c.75 κ <sup>c</sup> C K L W Π Ψ f <sup>1</sup> 157 565 579
ἀληθῶς ἐστι πότον.	56	ὁ	366* 38 M U Γ Θ Λ 2 28 700 τ
ἀληθῶς ἐστιν βρῶσις.	56	ὁ	κ*
ἀληθῶς ἐστιν βρῶσις, καὶ τὸ αἷμα ἀληθῶς ἐστιν πόσις.	56	ὁ	D
ἀληθής ἐστιν βρῶσις, καὶ τὸ αἷμά μου ἀληθῶς ἐστιν πόσις.	56	ὁ	Δ
om.	56	ὁ	f <sup>13</sup>
	56		33

Cela correspond au passage discuté p. 15 : on voit que pour deux manuscrits, κ\* et D, c’est-à-dire le texte original du Codex Sinaiticus et le codex Bezae, il manque le segment de phrase ‘et mon sang vraiment est un breuvage’ ou, pour les manuscrits de la 1re ligne où l’on a l’adjectif *alēthēs* à la place de l’adverbe *alēthōs*, on peut traduire ‘et mon sang est un vrai breuvage’.

Les trois premiers mots en début de ligne sont la fin du segment précédent, en général ‘[car ma chair] vraiment est un aliment’. Nous savons déjà que D<sup>23</sup> arrête là sa phrase :

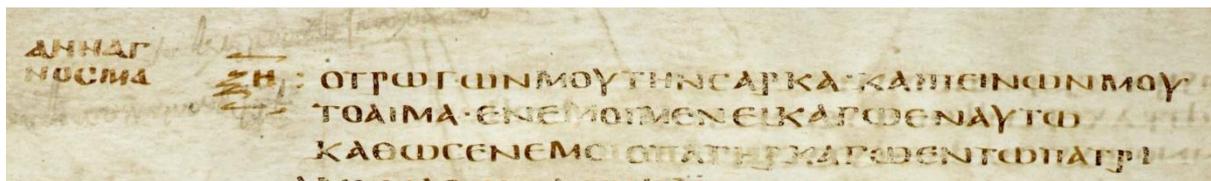


<sup>22</sup> Référence au psaume 78, 23-25 : ‘Puis il commanda aux nuages d’en haut / il ouvrit les portes des cieux / il fit pleuvoir sur eux la manne en nourriture / il leur donna le froment des cieux / L’homme mangea le pain des forts / Il leur envoya des provisions à satiété.’ (trad. Dhorme). L’épisode la manne dans le désert est raconté en Exode 16, 13-35.

<sup>23</sup> <http://cudl.lib.cam.ac.uk/view/MS-NN-00002-00041/224>

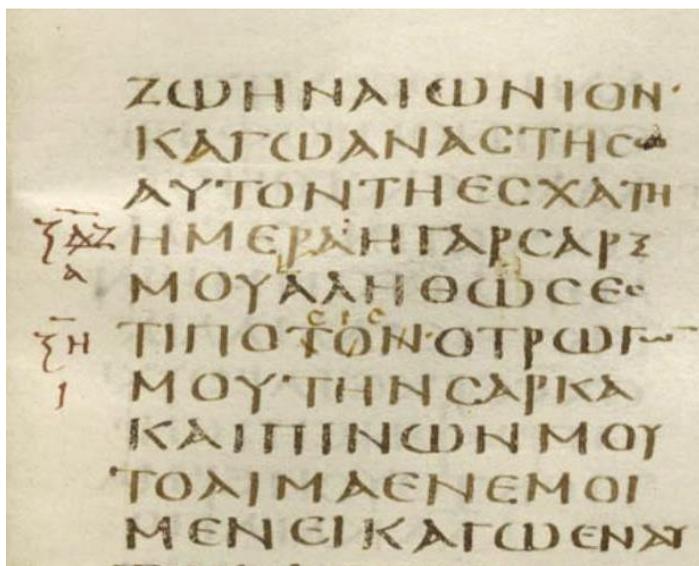
A gauche dans la marge ΕΖ, c'est-à-dire 67, le numéro 'eusébien' du passage qui commence aux « : » dans la dernière ligne, et où on lit : ΗΓΑΡCΑΡΕΜΟΥΑΛΗΘΩCΕCΤΙΒΡΩC / CIC, soit en détachant les mots *hē gar sarx mou alēthōs esti brōsis* 'car ma chair vraiment est un aliment'. Les trois derniers mots sont en effet ce que nous lisons sur la ligne pour D dans l'édition de Swanson. On se dira donc : très bien, si le segment qui suit manque, c'est parce qu'il a été oublié en tournant la page ! Ce n'est pas impossible, mais il y a deux arguments contre cela, (A) et (B) et le second se ramifie.

(A) Le mot ΤΕΛΟC en bas de la page signifie 'fin' et signale au lecteur qu'il n'a pas besoin de tourner la page pour lire la suite de la phrase. C'est une annotation rare. Le scribe n'a dû l'utiliser que s'il la jugeait indispensable – justement pour qu'on ne croie pas à un oubli. Au début de la page suivante (voir ci-dessous), dans la marge, on lit *annagnōsma* [sic] 'lecture'. (B) On a la traduction latine sur la page de droite et on y lit sur la dernière ligne : NOUISSIMODIE.CAROENIMMEAVEEREESTESCA soit en détachant les mots *novissimo die. caro enim mea vere est esca* – ce qui est l'exacte traduction de ce que nous avons en grec (et on ferait le même constat sur la double page suivante pour la suite du texte). Donc nous avons trois solutions : (1) le copiste recopiait soigneusement une traduction latine complète qu'il avait déjà sur les yeux, il en suivait scrupuleusement la mise en page, et il a été distrait aussi pour le latin, comme pour le grec dont il aurait oublié un morceau ! ce qui est évidemment peu plausible ; (2) il a scrupuleusement copié sa page latine, et le segment qui manque ne se trouvait pas non plus sur son modèle – solution vraisemblable ; (3) c'est lui qui a traduit ligne à ligne le grec et, comme il n'y avait pas en grec le segment en débat, eh bien il ne l'a pas traduit – solution moins vraisemblable.



Le haut de la page grecque suivante, Codex Bezae, fol. 128v. On lit Jean 6, 56 et la suite.

Voici maintenant le texte du Sinaiticus, Ⲙ.



Transcription :

ZΩΗΝΑΙΩΝΙΟΝ.  
ΚΑΓΩΑΝΑCΤΗCΩ  
ΑΥΤΟΝΤΗCΧΑΤΗ  
ΗΜΕΡΑ:ΗΓΑΡCΑΡΞ  
ΜΟΥΑΛΗΘΩCΕC  
ΤΙΠΟΤΟΝ.ΟΤΡΩΓΩ'  
ΜΟΥΤΗΝCΑΡΚΑ  
ΚΑΙΠΙΝΩΝΜΟΥ  
ΤΟΑΙΜΑΕΝΕΜΟΙ  
ΜΕΝΕΙΚΑΓΩΕΝΑΥ

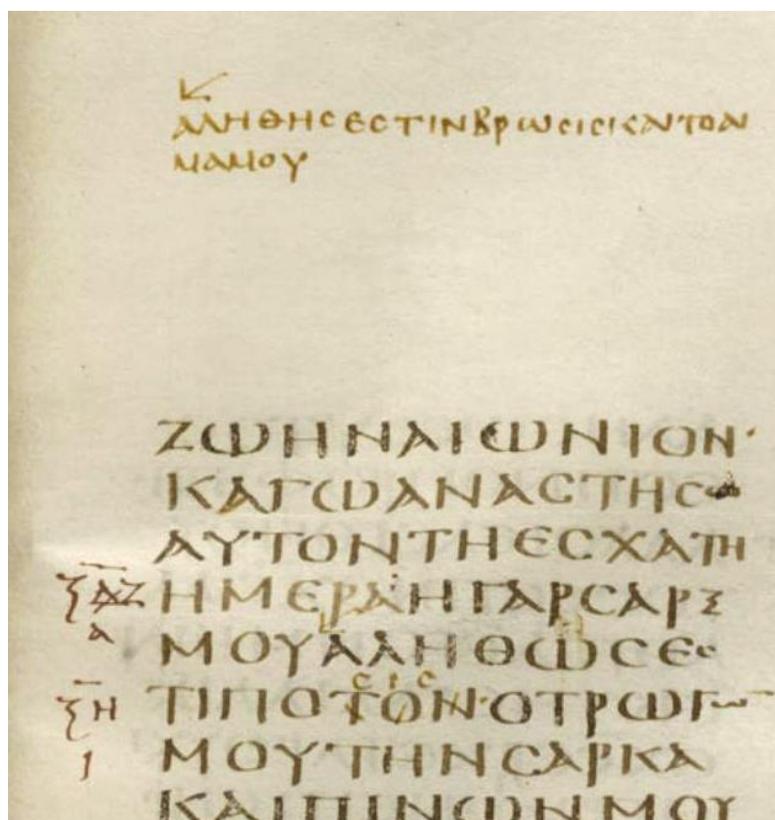
Le Sinaiticus n'est pas disposé comme le Codex Bezae. Son texte n'est pas pleine page mais disposé en quatre colonnes par page ; il est vrai que les pages sont plus grandes. Ici, nous sommes au folio 251r, en haut de la colonne de gauche. Comme les colonnes ne sont pas très larges, il est fréquent que les

dernières lettres de chaque ligne soient écrites en plus petit. Nous retrouvons dans la marge les nombres ‘eusébiens’ ΕΖ ‘67’ (avec une correction) et au-dessous ΕΗ ‘68’. Sous chacun de ces nombres, on trouve l’indication du tableau de correspondance entre les passages des évangiles, les « canons eusébiens », Α ‘1’ dans le premier cas et Ι ‘10’ dans le second. Nous y reviendrons.

Ce manuscrit aussi ignore le second segment de la sentence <sup>455</sup>‘Car ma chair est une vraie nourriture [et mon sang est un vrai breuvage]’, et l’édition de Swanson nous avertissait qu’ici dans κ, non seulement il manque le second segment, mais le dernier mot du premier segment, au lieu de ΒΡΩCIC *brōsis* ‘aliment, nourriture’ que nous avons d’habitude, est ΠΟΤΟΝ *poton* ‘boisson, repas’. C’est en effet ce que nous lisons sur les lignes 4 à 6, du « : » au « . » ΗΓΑΡCΑΡΕ / ΜΟΥΑΛΗΘΩCΕC / ΤΙΠΟΤΟΝ, soit en séparant les mots (*h*)ē *gar sarx mou alēthōs esti poton* ‘car ma chair vraiment est (une) boisson’.

Toutefois, l’observateur attentif du manuscrit voit très bien que dans le dernier mot les lettres ΤΟΝ ont été délicatement biffées et qu’on a écrit au-dessus, en plus petit, CΙC afin de former le mot ΠΟCΙC *posis* ‘boisson’ – qui est le mot qui figure à la fin du 2e segment (celui qu’on n’a pas ici) dans les autres manuscrits.

Les surprises ne sont pas terminées car, si nous scrutons le texte à la recherche de menus détails de ce genre, nous voyons au-dessus de la 4e ligne, entre Υ et Α une sorte de petite flèche oblique. C’est un renvoi, car si maintenant nous levons le nez pour regarder en haut de la colonne, nous voyons la correction proposée pour cet endroit, qui nous dit en somme « ici, il faut insérer le texte suivant » : celui qui nous manquait. C’est le même correcteur qui est intervenu avec la petite flèche pour ajouter ce qui est en haut, et qui a corrigé ΠΟΤΟΝ en ΠΟCΙC. Il est intervenu aussi (si vous avez une bonne vue), sur cette même ligne où intervient la petite flèche oblique, pour mettre un petit Η pâle au-dessus du gros Ω, transformant ainsi l’adverbe *alēthōs* en adjectif *alēthēs* – bref il est intervenu pour « tout bien écrire correctement », comme dans beaucoup d’autres manuscrits.



La vraie question est alors : sur quoi le correcteur se basait-il ? Supposez que le correcteur soit en fait le scribe lui-même qui, ayant terminé sa page ou un peu plus tard, reprend son travail pour le corriger sur son modèle. Il voit qu’il s’est trompé, et il corrige. Dans ce cas, il n’y a rien à retirer de cette erreur : c’est une bévue, comme nous en faisons tous, et c’est tout. En revanche, si le correcteur – qu’il soit le même scribe ou non – introduit des corrections parce qu’il a comparé avec un autre modèle, donc un autre manuscrit, là bien sûr le texte original ET la correction ont tous deux un sens.